

PRÉFACE

SUR LA DEUXIÈME ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS.

1. De l'objet de cette Épître. — 2. Son analyse. — 3. Du temps et du lieu où cette Épître a été écrite. — 4. De son caractère doctrinal et littéraire.

4. Saint Paul, ayant envoyé sa première lettre à Corinthe, était naturellement désireux de connaître l'effet qu'elle avait produit. De grands abus s'étaient introduits dans cette Église qui était l'objet tout particulier de sa sollicitude, et il y avait surtout beaucoup à craindre de ces faux apôtres qui avaient semé la division parmi les fidèles, et qui s'efforçaient d'altérer la pureté de la doctrine.

Timothée était venu le trouver à Ephèse et lui avait apporté des nouvelles des Corinthiens. Mais il les avait quittés presque au moment même où la lettre de l'Apôtre leur était arrivée, et il n'avait pu juger suffisamment de l'effet produit. Saint Paul était dans une grande anxiété, et il avait envoyé Tite à Corinthe pour être plus complètement renseigné.

Ayant été forcé de quitter Ephèse par la sédition que l'orfèvre Démétrius avait excitée, il avait espéré trouver son disciple à Troade. Son espoir ayant été déçu, il passa immédiatement en Macédoine, et c'est là qu'il eut la satisfaction de rencontrer Tite qui lui dit ce qui s'était passé parmi les Corinthiens. Il lui exposa que sa lettre avait eu, en général, les plus heureux effets, que l'incertitude était rentrée en lui-même et qu'il avait fait pénitence de sa faute, que les autres abus signalés aux Corinthiens avaient été immédiatement réprimés, et qu'ils avaient tous été profondément touchés des sentiments de charité que leur avait témoignés l'Apôtre, qu'ils désiraient vivement le revoir et qu'ils ne négligeraient rien pour lui donner toute la satisfaction qu'il était en droit d'attendre.

Mais à côté de ce bien qui était incontestable, Tite avait reconnu que les semences de division et de schisme n'avaient pas été toutes étouffées. Les faux apôtres n'en conservaient pas moins leurs prétentions, et ne cherchaient pas avec moins d'ardeur à enflammer les esprits. Ils dénigraient l'apostolat de saint Paul, l'accusaient d'inconstance et de faiblesse, soupçonnaient même sa probité, et empêchaient, autant qu'il était en eux, les aumônes qu'il avait sollicitées en faveur des pauvres de l'Église de Jérusalem.

Saint Paul, encouragé par le succès de sa première lettre, résolut d'en écrire une seconde pour achever le bien commencé. Et c'est cette deuxième lettre que nous possédons.

Il l'adressa non-seulement aux Corinthiens, mais encore à tous les fidèles de l'Achaïe, tant en son nom qu'au nom de Timothée, son cher compagnon.

D'après les circonstances que nous venons d'indiquer, l'Apôtre avait à faire trois choses dans sa lettre : 1^o après avoir félicité les Corinthiens de leurs bonnes dispositions et de la docilité avec laquelle ils avaient reçu ses avis, il devait faire son apologie, et l'apologie de son apostolat pour répondre à toutes

les insinuations malveillantes de ses détracteurs ; 2^o il devait recommander la collecte qu'il avait engagé à faire dans l'intérêt des pauvres de Jérusalem qu'il avait à cœur de soulager ; 3^o il fallait qu'il déployât avec autant de mesure que de fermeté la puissance dont il était revêtu pour arrêter ces faux apôtres qui troublaient l'unité de l'Église et qui seraient devenus des fauteurs de schisme et d'hérésie.

2. Sa lettre se divise en effet en trois parties correspondant à ce triple but. La première partie comprend les sept premiers chapitres ; la seconde, les chapitres VIII et IX, et la troisième, les chapitres X et suivants.

I. L'Apôtre, après avoir salué les fidèles de Corinthe et de l'Achaïe, remercie Dieu des consolations qu'ils lui ont données, et leur demande le secours de leurs prières, auxquelles il attribue la délivrance des dangers qu'il vient de traverser. Cet exorde lui sert d'entrée en matière pour arriver à son apologie qui est l'objet principal de cette lettre. Il se justifie d'abord du reproche d'inconstance que ses adversaires lui faisaient sous prétexte qu'il avait manqué à l'engagement qu'il avait pris de venir à Corinthe, et il montre que sa conduite ne peut être taxée de légèreté, mais qu'en tout cas ce ne serait pas un motif pour étendre ce reproche à sa doctrine qui n'a jamais varié (ch. I).

S'il n'est pas allé les voir, c'est uniquement dans leur intérêt. Il ne voulait pas être obligé de les contrister par des réprimandes et des actes sévères. Il approuve leur conduite à l'égard de l'incesteux qui lui avait mérité par ses marques de repentir qu'ils fussent indulgents à son égard (ch. II).

De l'apologie de sa personne il passe à celle de son ministère qui fait l'objet des cinq chapitres suivants. Il compare son ministère à celui de l'ancienne loi, et par ce rapprochement il en relève aux yeux des Juifs toute la supériorité (ch. III).

Ce ministère qui est si élevé, quand on le considère en lui-même, l'Apôtre l'honore par la fidélité avec laquelle il l'exerce, par le courage qu'il montre au milieu de toutes les peines qu'on lui suscite, par l'abnégation dont il donne l'exemple. Car il ne travaille que pour Jésus-Christ et il n'a d'autre ambition que ses récompenses éternelles (ch. IV).

C'est l'espoir de cette récompense qui le soutient. Le corps n'est pour lui qu'une tente sous laquelle il campe momentanément. Il s'attend à être revêtu d'une gloire éternelle qui le transformera, et pour obtenir cette heureuse transformation il ne vit qu'en Jésus-Christ, l'auteur de cette réconciliation de l'homme avec Dieu, au nom de laquelle nous pouvons tous compter sur ce glorieux avenir (ch. V).

Pour engager les Corinthiens à être eux-mêmes de dignes serviteurs de Jésus-Christ, il leur expose toutes les peines qu'il souffre, toutes les vertus qu'il pratique, toutes les épreuves qu'il traverse pour remplir son devoir comme ministre de Jésus-Christ. Dans la crainte qu'ils ne compromettent leur vocation, il leur conseille en passant, de n'avoir avec les infidèles aucune relation capable d'altérer leur foi ou de les détourner de leur devoir (ch. VI).

Il termine cette seconde partie en témoignant aux Corinthiens toute son affection. Il revient sur la joie que lui ont causée les bonnes nouvelles que Tite lui a apportées d'eux, et il leur déclare que, quoiqu'il les ait attristés par sa lettre, il ne s'en repent pas, puisque cette peine a eu des effets très-salutaires. Il en conclut que c'est un motif nouveau pour lui de compter sur leur dévouement, et cette pensée lui sert de transition pour arriver à la seconde partie (ch. VII).

II. Il excite les Corinthiens à venir en aide aux pauvres de Jérusalem. Il leur cite d'abord l'exemple des Églises de Macédoine qui ne sont pas riches, mais qui ont voulu donner de leur indigence pour leurs frères malheureux. Il cite ensuite l'exemple de Jésus-Christ, qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous, afin que nous devinssions riches par sa pauvreté. Pour ne pas se charger lui-même de leurs offrandes, il leur députe Tite avec d'autres personnes dignes de toute leur confiance (ch. VIII).

Il appuie sur les qualités que doit avoir l'aumône pour être agréable à Dieu, et il en décrit les heureux effets. Loin de se priver de quelque bien, celui qui donne est au contraire comblé de toutes les grâces célestes, et il trouve dans sa libéralité même les plus grands avantages (ch. IX).

Après avoir ainsi traité la question de l'aumône, l'Apôtre est ramené, dans sa troisième partie, à son apologie.

III. Saint Paul revient ici à sa personne et répond à tous les reproches que lui faisaient les faux apôtres. Ils l'accusaient de ne se montrer ferme et fort que de loin, mais d'être bas et faible quand ils se trouvaient devant lui. Ils prétendaient aussi qu'il n'était pas un véritable apôtre et qu'il usurpait les droits d'autrui. Il réfute avec vigueur toutes ces accusations (ch. x).

Il établit ensuite un parallèle entre son ministère et celui de ses détracteurs, et il n'a pas de peine à faire ressortir toute la supériorité qu'il a sur eux. Ils n'ont pas un titre qu'il ne possède lui-même, mais leurs travaux ne sont rien comparativement aux siens (ch. xi).

Des peines qu'il a souffertes, il passe aux grâces qu'il a reçues, aux visions et aux révélations dont il a été honoré. Ces faveurs n'ont pas nuit à son humilité, ni à son désintéressement. Il s'excuse des éloges qu'il se donne en assurant qu'il n'a eu d'autre but que l'édification des Corinthiens. Il n'aurait pas parlé de lui-même, si on ne l'y avait contraint, mais l'honneur de son ministère étant engagé, il n'a pu se soustraire à cette nécessité (ch. xii).

Cette lettre se termine par des menaces adressées aux faux apôtres. Saint Paul était convaincu qu'il fallait user de leur égard d'une certaine sévérité, et il s'y résigne. Ses dernières paroles sont des avis pour les Corinthiens dont il désire si vivement la perfection (ch. xiii).

3. Il est certain que cette lettre fut écrite par saint Paul, en Macédoine. Nous en avons la preuve dans plusieurs passages de l'Épître elle-même (Conf. II, 43; VII, 5, 6; IX, 2). La plupart des manuscrits grecs portent qu'elle fut écrite de Philippe. Mais on n'en est pas certain.

Tite en fut chargé, et l'Apôtre nous dit qu'il l'envoya à Corinthe avec deux disciples fort recommandables (I. Cor., VIII, 6, 16 et seq.). Quelques manuscrits donnent les noms de saint Luc et de Barnabé, mais on n'a encore à cet égard que des conjectures.

Nous croyons avec Hug que cette lettre a été écrite la même année que la précédente, c'est-à-dire l'an 57. Ce critique a établi son sentiment d'après des calculs chronologiques fondés sur les données que nous fournit la première Épître aux Corinthiens et le livre des Actes. Ainsi nous savons que saint Paul attendait Tite à Ephèse, et qu'il ne devait quitter cette ville que vers la Pentecôte (I. Cor., XVI, 8). Mais il fut contraint d'en sortir plus tôt par la sédition qu'excita contre lui l'orfèvre Démétrius (Act., XIX). Il alla à Troade dans l'espoir d'y trouver Tite, mais ne l'ayant pas rencontré, il n'y resta que fort peu de temps. Dans l'impatience où il était d'avoir des nouvelles de l'Église de Corinthe, il passa incontinent en Macédoine.

On croit qu'il n'attendit pas longtemps son cher disciple, et qu'immédiatement après avoir appris de lui ce qu'il s'était passé à Corinthe, il écrivit cette seconde lettre. Ainsi la première Épître aurait été écrite au commencement de l'an 57, et la seconde, sur la fin de cette même année.

4. Cette Épître n'est pas dogmatique comme la première. Saint Paul avait établi l'unité de l'Église, sa constitution, les rapports qui existent entre ses membres et le pouvoir dont ils sont revêtus. Il avait même traité de la résurrection des morts dont certains esprits forts se raillaient.

Cette Épître suppose tous ces points clairement expliqués et définis. L'Apôtre y fait allusion en montrant la dignité de son apostolat, en faisant ressortir avec éclat la supériorité du ministère évangélique mis au parallèle avec le ministère judiciaire (ch. III), et en comparant notre corps à une tente qu'on ne dresse que pour une nuit, et à laquelle doit succéder une maison qui ne sera pas faite de la main des hommes et qui doit demeurer éternellement (ch. V).

C'est sur cette espérance qu'il a dans la vie future qu'il base tous ses travaux, et c'est de là qu'il part pour expliquer aux Corinthiens tout ce qu'il fait pour la propagation de l'Évangile.

Mais il ne revient pas sur la démonstration de ces vérités fondamentales qu'il avait établies si victorieusement dans la lettre précédente.

Il a triomphé en partie des obstacles que l'esprit de mensonge lui avait suscités. Pour remporter une pleine victoire, il lui reste à livrer un dernier

combat contre ses adversaires qui sont les ennemis de Jésus-Christ et de son Église. Pour y arriver, il est obligé de se mettre lui-même en scène, de comparer son ministère au leur et d'opposer ses vertus à leurs vices.

Il élève la question autant que possible en traitant de l'apostolat en général, mais ces raisonnements théoriques auraient été insuffisants pour impressionner la multitude. L'Apôtre le sent, et c'est pour ce motif qu'à ces considérations générales, il ajoute des faits qu'il emprunte à sa propre biographie.

Il est forcé bien malgré lui de faire son éloge, mais il triomphe de sa modestie dans l'intérêt de la religion auquel un apôtre doit tout sacrifier. Son discours se ressent forcément de l'hésitation, de la répugnance qu'éprouve son esprit. De là certains embarras qui arrêtent par instant sa phrase, et qui le jettent dans certaines digressions qui ne vont qu'indirectement au but, mais qui cependant ne s'en éloignent jamais.

Dans la première partie, il sent qu'il a besoin d'user de ménagements. Il a déjà beaucoup obtenu des Corinthiens, et il s'efforce de profiter de ce qu'il a obtenu pour aller plus loin. On ne peut pas trouver un orateur plus habile, s'insinuant aussi bien dans le cœur de ses auditeurs, et quand il sent qu'il est maître de leur âme, alors il leur ouvre la sienne et leur fait ce magnifique tableau de ses persécutions, où se trouvent groupés les tribulations, les angoisses, les plaies, les séditions, les supplices, les veilles, les jeûnes, en un mot, toutes les peines volontaires et involontaires qu'il a subies pour ses chers Corinthiens. Alors sa charité éclate, et il s'écrie : « O Corinthiens, ma bouche s'ouvre pour vous et mon cœur se dilate de tendresse, mes entrailles ne sont point resserrées pour vous, mais les vôtres le sont pour moi. Rendez-moi donc amour pour amour : Je vous parle comme à mes enfants ; dilatez donc aussi pour moi vos cœurs (ch. VI). »

Dans sa seconde partie, lorsqu'il plaide les intérêts des pauvres de Jérusalem, il n'écrit pas un traité didactique sur l'aumône, il fait mieux. Il mêle, avec adresse les raisons que l'on a de donner aux exhortations, il montre les profits spirituels que l'on retirera de cette bonne œuvre, et il sait écarter toutes les objections qu'aurait pu faire la malveillance ou la cupidité pour se soustraire à ce devoir.

En arrivant à la troisième partie, il change de ton. Autant il avait été doux et insinuant dans la première partie de sa lettre, autant il devient fort et véhément dans la dernière. Il s'est rendu maître des esprits, il peut attaquer de front ses adversaires, et il le fait avec une force qui va toujours croissant jusqu'à la fin.

Les derniers chapitres (XII et XIII), dit l'abbé Glaire, contiennent plusieurs descriptions, tantôt brillantes, tantôt graves et sévères, suivant la nature des sujets, mais qui toutes charment le lecteur. On peut même dire que dans toute cette admirable pièce d'éloquence, le zèle de l'Apôtre, qui prend, pour ainsi dire, toutes les formes, est aussi exprimé sous les couleurs les plus variées. Ce serait à tort qu'on y chercherait une marche régulière et didactique comme dans un discours apologétique. La sainte passion, dont l'Apôtre est possédé, n'aurait pu s'y assujétir. C'est pourquoi on y voit succéder constamment les mouvements les plus brusques et les plus disparates; mais tous ces mouvements, si déordonnés en apparence, vont tous au but qui est de démasquer les faux apôtres, de justifier saint Paul dans l'esprit des Corinthiens, et de lui faire regagner parmi eux une autorité qu'il ne voulait exercer que pour leur bonheur (*Introduction historique et critique aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, tom. V, pag. 64-65).